

Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **7 (1878)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les vrais amis de Pie IX une indiscutable garantie de la confiance qu'on doit lui accorder.

Le Monde de la science et de l'Industrie, journal populaire des sciences, inventions et découvertes récentes, enrichi de gravures sur bois et sur cuivre. Paraît chaque mois. Prix 7 fr. On s'abonne Grand'Fontaine n° 5, Fribourg.

Les instituteurs qui désirent se tenir au courant du progrès des sciences n'ont qu'à s'abonner à cette Revue, et ils seront sûrs d'y trouver chaque mois toutes les découvertes nouvelles et tous les faits scientifiques qui offrent quelque intérêt ou quelque importance.

A l'éloge mérité qu'en ont fait tous nos journaux, il nous suffira d'ajouter que cette publication vient d'être recommandée par M. le directeur de l'Instruction publique aux bibliothèques de district.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 24 décembre (midi). Les cloches remplissent l'air de leur harmonieux gazouillement; elles viennent dans leur joyeux carillon nous rappeler que nous sommes à la veille de Noël. Quel poème dans ce seul mot Noël! Quel écho ne trouve-il pas dans le cœur du chrétien! C'est la fête sinon la plus grande, du moins la plus belle, la plus touchante, la plus sympathique du calendrier religieux. C'est, en effet, la fête de tous, des petits et des pauvres d'esprit, comme des grands et des princes de la science. Elle rappelle aux premiers la venue au monde d'un *Enfant-Dieu* dans une misérable étable; le Maître de l'univers ennoblit ainsi la pauvreté et apprend à supporter patiemment et avec résignation les privations, les souffrances et les humiliations. Le Dieu de la crèche est le Dieu de tous; il vient annoncer la grande fraternité de tous les hommes, rétablir l'égalité parmi tous les mortels, passer son niveau sur tous les rangs, relever le faible, humilier le puissant. Quant aux savants, aux penseurs, cet anniversaire leur remet en mémoire l'événement le plus grand qui soit consigné dans les annales de l'humanité. La naissance du Christ et l'établissement de son règne sur la terre: quel phare lumineux dans la ténébreuse histoire du genre humain! Noël, c'est le premier acte du drame divin de la Rédemption de l'homme; ce drame sans pareil commence dans une crèche avec les vagissements d'un nouveau-né et se termine au Golgotha par les angoisses et les froides sueurs de l'agonie d'un Dieu. Les belles conceptions des Socrate, des Platon et des sages de la terre anciens et modernes, sont bien petites, bien mesquines à côté d'une telle épopée.

Soir, 11 h. J'ai passé cette longue soirée seul dans ma chambrette. J'ai lu de bien belles pages dans Chateaubriand et Lamartine; les heures se sont écoulées inaperçues. Mais le gros bourdon de la paroisse est venu me distraire. De sa voix grave, majestueuse et d'un effet singulier au milieu du silence de la nuit, il adresse son premier appel aux fidèles du village et des hameaux voisins. Ainsi troublé dans ma lecture, je ferme mon livre et je prends la plume. Je vois de la lumière à la fenêtre de tous les appartements; c'est que tout le monde veille et attend l'heure de la solennité. La joie est dans toutes les familles, et moi je pense mélancoliquement à mon village, à la maison paternelle, où je voudrais

Bien être en ce moment. Que j'avais de plaisir autrefois la nuit de Noël ! J'attendais cette fête avec une vive impatience. C'était pendant plusieurs semaines le sujet de nos causeries clandestines sur les bancs de l'école. J'avais soin, les jours précédents, d'être bien obéissant pour ne pas être privé par punition du bonheur d'aller à la messe de minuit. Le jour tant désiré arrivait enfin ; comment décrire cette soirée en famille ? Sans doute, tout s'y passe aujourd'hui comme alors, seulement deux places sont vides et moi je regrette celle que j'y occupais ; mais j'y assiste encore par la pensée. Un grand feu est allumé au foyer. Le fer à gaufres est sorti avec le grand cérémonial de la vieille armoire de la cuisine ; c'est qu'on ne l'emploie pas tous les jours et que c'est une fête pour les enfants quand cela a lieu. Une pâte soigneusement préparée par ma mère, suivant une précieuse recette qu'elle tient de son aïeule, est élargie sur les larges mâchoires rougies du fer ; au bout de quelques instants c'est une pâtisserie délicieuse qui craque à merveille sous nos dents, et le fer n'a pas une petite besogne. Un thé fumant vient ensuite arroser la gaufre traditionnelle. Puis tous, à l'exception des plus petits qui ronflent dans leurs couches et du père qui reste pour garder la maison avec notre vieux *Blas*, qui célèbre notre départ par ses aboiements, on prend l'étroit sentier de la colline éclairée par le flambeau que porte le chef de file. La vallée est sillonnée de lumières qui s'acheminent vers le village. A l'église, tout est candélabres étincelants, fleurs et dentelles. L'orgue fait entendre ses graves roulements et ses flots d'harmonie ; les chants et la cérémonie commencent. C'était un spectacle féérique pour ma jeune imagination ; j'étais tout yeux, tout oreilles, le sommeil n'appesantissait point mes paupières. Puis on rentrait un peu fatigués, mais gais et contents. Aujourd'hui ces impressions.... Mais la cloche fait entendre un second appel ; il faut se quitter, adieu mon cahier.

Le 27. — Que dire d'une journée passée en classe au milieu d'élèves souvent distraits et turbulents, ou du moins que dire qui vaille la peine d'être écrit ? Telle est la question que je me pose presque tous les soirs. Un plus scrupuleux que moi imiterait le silence prudent de Conrart. Mais c'est mon habitude de prendre la plume à la fin de la journée, d'ouvrir mon journal et d'y coucher une page sans trop me soucier si elle est bonne ou mauvaise, sensée ou extravagante ; cette habitude devient une nécessité. Après les occupations sérieuses, c'est une heure de détente, d'entretiens intimes, de soulagement dans ma solitude, une heure que j'aime. Au reste, de ma journée d'instituteur il est bien peu question. Je suis l'inspiration du moment. Je laisse ma pensée courir sur ce papier au hasard, sans frein, comme un coursier auquel le cavalier a lâché la bride. Mais malheureusement les forces de ce coursier ne sont pas de longue haleine, et ce n'est point un Pégase. Il ne connaît point les sentiers fleuris qui conduisent à l'Hélicon ni ne s'abreuve à l'onde du Permesse. Comme le Rossinante du chevalier de la Manche, il ne peut fournir une longue carrière ; malgré l'éperon de l'amant de Dulcinée, bientôt épuisé il ralentit son allure. Rien de plus indéterminé que la voie que suit ma pensée et le but qu'elle veut atteindre. Comme une chèvre capricieuse, elle s'arrête à tous les buissons de la route pour effeuiller un rameau. Tout est pour moi matière à réflexion ou à causerie ; je me laisse glisser sur toutes les pentes ; au point de vue du bon goût, mon imagination ne connaît guère de fruit défendu. Que seraient ces pages écrites ainsi au jour le jour, si j'étais condamné à errer toujours dans la sphère de mes occupations habituelles, à glaner toujours dans le même champ, à racler toutes mes couleurs sur la même palette ? Compris sous un point de vue aussi exclusif, répondent sans doute les projanés, le journal d'un instituteur serait insipide au superlatif ; ce serait

un sentier à travers un paysage aride, monotone, sans fleurs, sans eau, sans verdure. Les mieux avisés portent par contre un tout autre jugement. Ils savent que rien n'est plus digne d'intérêt et de soins que l'enfance, que rien n'est plus noble que la tâche qui a pour but le développement des admirables facultés de l'homme et ils conviennent que ceux qui y travaillent coopèrent à une œuvre élevée et méritoire. Ils disent qu'aucune question ne mérite plus d'attirer l'attention même des philosophes que l'éducation, et qu'en cultivant les jeunes intelligences, on peut observer des phénomènes que les Locke, les Leibnitz, les J.-J. Rousseau ne considéraient pas comme au-dessous des méditations de leur génie. Je suis de l'avis de ces derniers et je crois que le journal d'un instituteur psychologue serait, non pas varié et coloré comme celui de Töppfer parcourant nos Alpes, nos vallées et nos cités, avec sa classe en vacances, ni pathétique et sublime comme celui des Jocelyn, écrit à la Grotte-aux-Aigles, mais il serait à coup sûr à la fois instructif et intéressant. Mais moi je n'ai pas l'esprit profond de l'observateur, ni n'aime la démarche grave et le pas mesuré du logicien. Je préfère donner libre essor à ma pensée et la laisser poursuivre son vague murmure, comme le feuillage du peuplier qui jase à la brise du soir.

Le 29. — Je suis heureux d'avoir aujourd'hui du nouveau et du bon à noter dans mon journal. J'ai reçu deux lettres qui m'ont fait un bien grand plaisir. L'une de mon frère à Paris ; l'autre de mon cher N., mon ancien condisciple, plus tard collègue du voisinage et aujourd'hui professeur en Allemagne. Ils m'envoient tous deux force souhaits de nouvel-an ; il y aurait de quoi succomber sous le poids du bonheur si tous leurs vœux se réalisaient ; hélas ! il m'est permis de me remettre de cette crainte.

Ce cher Julien est bien toujours le même ; son excellent cœur se révèle à chaque ligne de sa lettre. Quelle éloquence sous une diction simple et négligée ! Avec quelle piété filiale il me parle de nos bons parents ! Sa reconnaissance et son amour pour eux déborde de son âme avec effusion. Sur la terre étrangère il conserve aussi dans son cœur le culte des affections de famille et le feu sacré de l'amour du lieu natal. Il parle avec attendrissement du foyer paternel, du clocher du village et de ses camarades d'enfance. On sent là le souffle d'une âme neuve que le monde n'a pas encore saisie et meurtrie dans ses serres cruelles.

M. N. me parle longuement de ses occupations et de ses plans d'avenir. Il emploie ses loisirs à étudier la langue des Schiller et des Goethe. A travers deux pages serrées, il m'entretient de la littérature allemande pour laquelle il semble avoir une grande vénération. Il insiste sur ses mâles beautés et y voit une mine féconde où le jeune littérateur peut cueillir des perles précieuses et en enrichir son écrin. Ce langage réveille en moi le désir et la volonté de continuer l'étude de cette langue, dont je connais déjà les rudiments ; mais je n'y suis sans doute pas assez initié, car je n'ai pas encore découvert les diamants dont il parle. Bien que sa position matérielle soit très-satisfaisante, il ne pense pas rester longtemps en Allemagne. Son humeur un peu joviale s'accommode difficilement du caractère flegmatique du Teuton ; puis il a de tout autres inclinations et sympathies que le peuple au milieu duquel il vit ; les ennemis de l'Allemand, m'écrit-il, sont mes amis. Je crois aussi que la boisson ordinaire de la blonde Germania flatte moins son palais que les articulations gutturales de son idiome ne caressent son gosier et son oreille. Je pense quelquefois, dit-il, avec regret à l'agréable saveur et aux bienfaisantes vapeurs du *Lavaux*, et il ajoute malignement : Vraiment je ne m'étonne plus que l'Allemagne convoite la Champagne et la Bourgogne.

